

ESPACE

SCULPTURE

88

ÉVÈNEMENTS EVENTS

Conscience et racines de Nathalie LEVASSEUR. Un musée de l'imaginaire

Chloé CHARCE

L'art comme expérience. Tout se joue comme si toujours nous recherchions cela : produire ce renversement, jouer de ce déséquilibre, surfer sur ce « vertige », ce moment de grâce, de déséquilibre, de flottement qui nous touche, l'espace d'un moment. (Alain-Martin RICHARD, « L'art comme expérience », *Lieux et non-lieux de l'art actuel/ Places and Non Places of Contemporary Art*, Montréal, Ése, 2002, p. 65.)

Par cette prémisse, Alain-Martin Richard substitue à la notion de « lieu » celles de sensibilité, de curiosité et de déplacement pour parler des dérives de l'art actuel, ce qu'on

Selon la commissaire Marie Fraser, la demeure a perdu sa vocation initiale reliée à la sédentarité et à la permanence au profit du déplacement, de la mobilité et de l'exil¹.

Avec l'exposition-résidence *Conscience et racines*, qui a eu lieu du 25 juin au 16 août 2008, au Grave, à Victoriaville, Nathalie Levasseur transforme l'espace impersonnel de la galerie en un espace de vie fictif et habitable, à l'image du confort intérieur d'une maison. En associant la notion d'habitation à l'expérience du lieu, elle habite réellement la galerie qui devient un espace polyvalent, à



vieilles caisses en bois côtoient des installations antérieures de l'artiste. Une odeur de papier jauni se mêle au parfum de saule. Ces objets ainsi empruntés au réel investissent l'espace dans une mise en scène ludique et chargée de symboles, privilégiant une expérience de la proximité. Le visiteur peut facilement faire de cet environnement à la fois onirique et domestique le lieu de ses propres souvenirs : une bouteille de vin déposée sur la table, un bol d'arachides, un téléviseur allumé, sont autant de traces qui donnent à l'espace l'illusion d'être habité. Ces rencontres fortuites d'objets porteurs de mémoire laissent le spectateur devant des ambiguïtés de sens, qui semblent parfois vouloir exprimer les traces douloureuses d'un passé, révélé à la conscience.

Et si la notion de domicile est associée à l'identité, à l'appartenance et à la sédentarité, elle devient ici un lieu d'investigation en constante mutation. En effet, les éléments sans cesse permutés, transformés et remplacés au gré des semaines, comme des palimpsestes, créent des environnements voués au provisoire et à l'éphémère. Une telle délocalisation de l'espace domestique connote, pour l'artiste comme pour le spectateur, une expé-

rience du déplacement liée à une identité nomade et transgressive, toujours en construction. Sous l'apparence d'un simple confort intérieur, ce petit musée de l'imaginaire, qui se déploie comme un journal intime, exprime une richesse de sens par l'imbrication d'une histoire personnelle à celle que chacun porte en soi, faisant part des sources communes qui construisent nos identités : « chacune de nos histoires est sociale² », précise l'artiste.

À ce projet de résidence se greffent des interventions extérieures qui proposent des relations d'intimité et favorisent des situations de rencontres dans des espaces publics : dans sa performance rituelle intitulée *Les Femmes de mon arbre*, Nathalie Levasseur réalise vingt œufs à l'aide de branches de vigne tressées, qui s'ajoutent à huit structures réalisées antérieurement pour constituer un arbre généalogique, ensuite installé en galerie. Elle dévoile ainsi une part de son intimité en ritualisant le cycle menstruel comme métaphore du cycle de la vie, où elle met en scène son propre corps. Plus qu'un simple hommage aux femmes de sa famille, porteuses de mémoire, de savoir-faire et garanties des générations futures, cette intervention semble faire ressurgir symboliquement les forces nourricières



de la Terre, celle-ci étant liée à de nombreux mythes qui lui confèrent la vocation d'insuffler la vie. De cette relation intime entre l'artiste et la Terre-Mère naît un parcours rituel qui est aussi un parcours de la féminité ; celui de la mère qui porte à la fois le monde et l'enfant à naître. Enfin, sa performance interactive *Tresser des liens durables* s'inscrit tout à fait dans la continuité de sa démarche écosystémique, qui défend le caractère indissociable entre nature et culture : le public est invité à poursuivre une longue tresse symbolique conçue à partir de matières d'origine organique, créant un espace nomade propice au dialogue, tel « un long sentier tressé... et sa mémoire portable », comme l'exprime l'artiste. Et au-delà de l'action rituelle de tresser, c'est à un réel espace de rencontre que nous convie Levasseur, où se font écho des histoires personnelles, des souvenirs d'enfance et des réflexions.

Avec *Conscience et racines*, Nathalie Levasseur offre une « expérience », explore la perméabilité des frontières entre le public et le privé et propose de nouvelles relations à l'espace liées à la mobilité, « pour interroger nos manières d'habiter le monde, de s'y déplacer, d'y vivre, d'y construire des relations sociales et humaines³ ». Enfin, que ce soit par la cueillette d'objets et de matières, de témoignages et de documents d'archives, ou par l'imbrication d'œuvres antérieures, constamment revisités dans de nouvelles constructions, le travail de Nathalie

Levasseur manifeste une éthique de récupération dans une volonté d'assurer une permanence et un sens de la continuité, à travers une cohésion à la fois du passé et du présent, des traditions ancestrales et de la modernité. ←

Nathalie Levasseur,
Conscience et racines
Grave, Victoriaville
25 juin-16 août 2008

Idealiste et curieuse, Chloé CHARCE conjugue études, voyages et expériences professionnelles, notamment comme chercheuse et rédactrice pour le Musée national des beaux-arts du Québec, la Galerie (s)s, Dare-Dare et le Grave (Groupement des arts visuels de Victoriaville), ou encore en tant que coordonnatrice pour le Symposium international d'art in situ de la Fondation Derouin (Val-David, QC).

NOTES

1. Voir *Thérèse Saint-Gelais* (sous la dir.), *L'Indécidable/The Undecidable*, Montréal, Ése, 2008.
2. Collectif, *Identité territoriale*, Alma, Langage Plus, 1994, p. 151.
3. Marie Fraser citée par Marie-Josée LaFortune, « La demeure et les espaces de proximité dans les pratiques contemporaines », préface, *La demeure*, Montréal, Optica, 2008, p. 7.
4. Marie Fraser, « La demeure », *ibid.*, p. 14.
5. Nathalie Levasseur citée dans « *Conscience et racines* / Exposition-résidence de Nathalie Levasseur », communiqué de presse, Victoriaville, Grave, 17 juin 2008.
6. Marie Fraser, *op. cit.*, p. 40.

Nathalie LEVASSEUR
installation *Les femmes
de mon arbre*, 2008. Vingt
huit formes ovoïdales
x 1,83 x 1,83 m. Vigne
Photo : N. Levasseur.

←
Nathalie LEVASSEUR
Conscience et racines
Chaise, anciens fond.
chaises et couette de
d'anguilles. Photo : N
Levasseur, Grave, 2008



pourrait autrement qualifier « d'indécidable⁴ », de lieux de passage, ou encore de « territoires sans lieu⁵ ». À l'intersection des logiques contradictoires qui gouvernent et bouleversent nos sociétés actuelles, l'art explore les espaces interstitiels dans une volonté de briser les frontières entre le fictif et le réel, entre le privé et le public. Certains artistes habitent des lieux du quotidien, investissent à rebours des espaces anonymes et engageant des expériences intimes dans l'espace public. Citons l'exemple de l'exposition *La demeure* (Optica, 2002), qui soulève les enjeux liés aux modes d'habitations temporaires et aux interventions dans le tissu social en interrogeant l'intime et le public.

Nathalie LEVASSEUR, performance *Les femmes de mon arbre*. Mise au monde de la forme ovoïdale, 56 x 46 x 46 cm. Vigne. Photo : N. Levasseur, Grave, 2008.